

An aerial photograph of a beach. The top half shows the ocean with several surfers riding waves. The bottom half shows the sandy beach with waves washing onto the shore. The text 'Nouvelle LA PETITE' is in the top left, and 'Sandra APENIN' is in the bottom left.

Nouvelle LA PETITE

Sandra APENIN

LA PETITE

J'ai décidé de changer de vie, de ne pas repartir vers la capitale, comme prévu. J'ai flâné dans les rues et écouté les murmures que la ville me glissait à l'oreille. Elle me chuchotait des mots doux, des mots d'amour, des signes d'encouragement. A l'aube de mes quarante ans, j'ai compris qu'il fallait faire un choix et j'ai choisi de rester. Pieds nus sur le sable, une légère brise me caresse les épaules et le soleil chauffe mes cheveux. Là-haut, dans le ciel azuré, un bruit de moteur. Je lève la tête et je le vois. Cet avion qui survole le banc de sable et l'océan. Il part de Biarritz, sans moi. Je profite du moment présent. Mon cerveau photographie et enregistre les couleurs et les odeurs. Tout à l'heure, je vais me retrouver dans cet endroit aseptisé où l'atmosphère est grise malgré le soleil qui transpire par les stores baissés. J'ai laissé choir mes projets parisiens, pour rester près de *la petite*, comme on l'appelle. Je me dois d'être présente auprès d'elle. C'est la moindre des délicatesses, après tout ce qu'elle m'a apporté.

J'entre dans ce bâtiment décati qui exsude la tristesse. Je hoche la tête devant la préposée à l'accueil. Une nouvelle tête. Une jeunette aux cheveux désordonnés sur lesquels traîne un reste de mèches blondes. Elle est attifée d'un tailleur mal coupé et affiche un air compassé, plein de morgue.

Au pas de la porte de sa chambre, je l'épie. *Ma petite*. Elle ne m'a pas encore vu. Elle porte sa jolie robe à fleurs, devenue trop grande pour elle. Les liens tombent sur ses épaules décharnées et elle ne cesse de les remonter de ses doigts fins. Avec le temps, *ma petite* s'est aguerrie contre la douleur physique et morale mais elle est toute frêle. Ses muscles se sont amollis. Elle me voit. C'est maintenant que tout commence. Le dernier accompagnement. Je suis assaillie par un chapelet de questions : qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? Tu ne rentres pas à Paris ? Tu as mangé quoi ce midi ? Elle a perdu la combativité qui s'était emparée d'elle au début de sa maladie. Son corps tout entier est ravagé par les douleurs qui le consomment. Les stigmates de la maladie ont affadi la couleur de sa peau, lui offrant un visage hâve. Des petites pilules roses et bleues traînent sur la table de nuit accolée au lit. Elle refuse de les prendre. Elle dit qu'elle en a marre, qu'elle en prend tout le temps. Elle se renfrogne lorsque j'insiste, m'offrant une moue boudeuse. Elle n'est plus que le spectre d'elle-même. Je la devine à travers le prisme de la malfaisante.

C'est mon frère qui m'a appris la nouvelle, comme un oiseau de mauvais augure. Il a craché les termes, tels des gros mots que l'on n'a pas le droit de dire lorsque l'on est petit : maladie incurable, pernicieuse, qui ne peut être juguler. Comme une citadelle inexpugnable. Les Parques, ces divinités maîtresses de la destinée humaine, se sont penchées sur son sort. Les traîtresses.

A l'automne dernier elle s'est retrouvée là, sans vraiment comprendre ce qui lui arrivait. J'aurais aimé qu'elle se retrouve dans un endroit moins austère. A l'annonce de la maladie, abasourdie, j'ai fureté sur internet et cherché tout azimut une once d'espoir, une promesse de guérison, voire de rémission. Ma quête est restée vaine.

Elle boude encore. Je lui dis que j'ai regardé les photos affichées dans le couloir, des activités auxquelles elle a participé – peinture, manucure et spectacle de danse donné par une troupe de danseurs locaux. Je l'ai repéré, *ma petite*, parmi toutes ces têtes dégarnies, punaisées sur le tableau de liège. Je demande, c'était bien ?

Elle affiche un mutisme déconcertant. Son regard abattu s'accroche à la seule vitre dépourvue de store. Elle regarde dehors, scrute le ciel. Entre ces quatre murs, elle a développé une sorte d'avidité pour le monde extérieur.

Elle me regarde et me dit qu'elle a demandé au docteur, ce matin, quand elle pourrait sortir et il lui a répondu « bientôt ». Mais bientôt c'est quand, me demande-t-elle ?

Je baisse les yeux sur mes mains, mes doigts tricotent entre eux. Je suis accablée par la honte. J'abhorre le mensonge et celui-ci en particulier. JAMAIS. J'ai envie de crier « Tu ne sortiras jamais ! ». Je murmure, d'une voix céleste « *je t'aime, ma petite* ». Des larmes affleurent mes cils.

Je suis révoltée par mon impuissance. Lui cacher l'irréversibilité de sa maladie me paraît être une totale abjection. Ces mensonges à répétition m'avalissent. Brandon de discorde entre ma conscience et moi.

C'est déjà l'heure de partir. Les visites sont terminées. Je l'embrasse d'un baiser sur le front.

A la sortie du bâtiment, je lève les yeux sur le frontispice. Il annonce : Résidence des Rossignols. Puis, je baisse les yeux jusqu'à tomber sur le tout petit panneau blanc, écaillé. Planté dans l'herbe, il indique « unité » suivi du mot banni à jamais de mon vocabulaire « Alzheimer ».

A la prochaine ma petite mamie chérie. Je reviendrai très vite.

Sandra APENIN